

Jean Grondin

Université de Montréal

Entretien avec Bodgau MANDACHE, paru dans la revue roumaine *Cronica*, 16-31 octobre 1993

B. M. Comment commence-t-on à penser? Par des questions qu'on se pose à soi-même et de soi-même, à la suite d'événements originels? Ou par les pensées et les oeuvres avec lesquelles on entre d'abord en contact?

J. G. Mais y a-t-il donc un temps où l'on ne pensait pas encore? En tout cas, personne ne s'en souvient. Pour l'herméneutique, dont je me réclame humblement, le problème (hégélien) du commencement ne se pose pas. Comme la vie elle-même, le questionnement philosophique est toujours déjà en cours. Aussi la question capitale est-elle de savoir comment s'orienter dans ce temps qui nous emporte. C'est ainsi que la philosophie naît de questions qui se posent à la finitude humaine et auxquelles les sciences n'ont pas de réponse. Les oeuvres elles-mêmes occupent d'abord une place plutôt secondaire. Elles deviennent rapidement des alliés essentiels dans le dialogue de l'âme avec elle-même qu'est la philosophie. Mais il faut aussi savoir s'en affranchir, pour parler des choses elles-mêmes.

B.M. Pouvez-vous retracer les jalons de votre itinéraire philosophique? Je vous prie aussi de retracer votre démarche herméneutique.

J. G. Cet itinéraire fut très banal. Tout jeune, je lisais, comme tout le monde, les oeuvres de rebelles comme Nietzsche, Camus, Sartre, etc. Au début de mes études, j'ai découvert des auteurs plus canoniques comme Kant et les penseurs de l'idéalisme allemand, puis Heidegger.

J'ai été durablement influencé par des professeurs célèbres qui étaient invités à Montréal, comme Pierre Aubenque et Paul Ricoeur. La logique voulait que je poursuive mes recherches de doctorat en Allemagne. Attiré par la figure de Gadamer, je me suis d'abord rendu à Heidelberg. J'ai ensuite fait presque toutes mes études à Tübingen, où j'ai obtenu mon Doctorat. À Tübingen, j'ai fait beaucoup de philologie grecque (Platon et Aristote) avec Hans Krämer et Konrad Gaiser, qui m'ont profondément marqué. Ma thèse de Doctorat, dirigée par Josef Simon, portait sur le concept de vérité en herméneutique, en partant de Platon et de Hegel, avant d'en venir à Heidegger et Gadamer. Tout de suite après mon Doctorat, j'ai obtenu un poste en philosophie à l'Université Laval de Québec où j'ai découvert que c'est en enseignant qu'on commençait sa véritable formation philosophique. Gourmand, je m'intéressais à tout : les Grecs, Kant, l'idéalisme, Heidegger, la théorie critique et l'herméneutique. Estimant que ma formation kantienne et heideggérienne était peut-être trop théorique, j'ai d'abord pensé qu'il était nécessaire de la compléter en intégrant certains éléments plus éthiques empruntés à l'Ecole de Francfort (Adorno, Horkheimer, Habermas). Plus tard, je me suis cependant aperçu que les philosophies de Kant et de Heidegger étaient déjà éthiques à leur racine, comme l'est d'ailleurs toute véritable philosophie enracinée dans le temps. C'est cette conception de la philosophie que j'ai surtout trouvée en herméneutique.

B.M. L'herméneutique est l'horizon fondamental de notre temps?

J.G. Le terme d'herméneutique n'est pas encore très connu du grand public et on sera peut-être surpris d'y voir résumé l'horizon fondamental de notre temps. Traditionnellement, l'herméneutique était la discipline qui promettait d'enseigner l'art d'interpréter les textes, thème qui peut effectivement apparaître assez marginal dans une culture où l'art de la lecture se perd de plus en plus. On peut néanmoins dire que l'herméneutique résume assez bien l'horizon philosophique du temps, puisque l'âge où nous vivons en est un où l'on a pris conscience du

caractère fondamental et infini du travail de l'interprétation. Nietzsche écrivait, il y a plus d'un siècle, qu'il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations. Les sciences le reconnaissent de plus en plus, et on sait que presque tous les conflits humains proviennent de conflits d'interprétation. Le savoir, c'est déjà prendre une certaine distance en regard des interprétations qui nous dominent et s'ouvrir à la vérité qui parle à travers autrui, même si nous ne l'entendons pas tout de suite. Gadamer a dit que l'âme de l'herméneutique était que c'est l'autre qui pourrait avoir raison. L'herméneutique, l'âge de l'interprétation, peut ainsi intégrer les autres dénominateurs communs de notre époque, le nihilisme, la démocratie (fondée sur la pluralité des opinions), et attaquer les défis que posent l'amalgame des cultures, l'imposition d'une culture universelle qui semble aplanir les particularités, etc. Partout, nous sommes confrontés à des problèmes de sens et de compréhension mutuelle par-delà les différences. Ces questions sont celles de l'herméneutique. À la différence du nihilisme et du post-modernisme cependant, l'herméneutique ne prêche pas la résignation. Dénonçant l'idéal de certitude absolue que présuppose négativement le nihilisme, elle attire l'attention sur des sources de rationalité qui tiennent au caractère interprétatif de notre existence. Sachant que nous sommes des êtres finis, nous pouvons nous entendre entre nous sur les solutions qui nous apparaissent viables en nous gardant des marchands d'utopie qui promettent d'offrir plus que des interprétations. L'herméneutique fonde ainsi la démocratie.

B.M. Quelles sont les implications de la notion de modernité au plan de la pensée?

J.G. On parle souvent de modernité dans les débats contemporains et je ne m'y retrouve pas toujours facilement. C'est que la modernité désigne tantôt l'époque contemporaine, tantôt celle qui a commencé au XVI^e siècle avec l'essor de la science dite moderne. De quoi parle-t-on au juste lorsqu'il s'agit de modernité? Le concept de modernité en est un de comparaison. Il présuppose une opposition entre une modernité et un âge autre, où c'est toujours une

rationalité sûre d'elle-même qui dessine la caricature des temps qu'elle proclame avoir dépassés. Le malheur ici, c'est que la modernité risque d'étouffer l'autre voix qui ne peut plus se faire entendre. Ce n'est pas très herméneutique! Pour moi, la modernité désigne une époque où l'humanité cherche à s'orienter en se fiant à ses propres ressources, et à sa propre finitude, c'est-à-dire sans avoir recours à des autorités transcendantes ou verticales, devenues caduques ou problématiques. Cette modernité reste un phénomène strictement herméneutique puisqu'elle sait qu'elle ne peut sortir de l'horizon de l'interprétation. Cette modernité débute, philosophiquement, avec Kant, c'est-à-dire 1) avec la fin de la métaphysique qui aspirait à une connaissance qui dépasse notre monde et 2) avec la découverte que ne pouvons connaître le monde tel qu'il est en soi, mais seulement tel qu'il nous apparaît, selon nos lectures schématisantes du réel. C'est cette modernité herméneutique qui pose de redoutables défis à notre pensée. Si le réel ne peut être connu tel qu'il est en soi, si l'ordre social et intersubjectif ne peut plus se régler sur des paramètres transcendants, force est de s'entendre, entre nous, démocratiquement donc, tout en étant conscient de la faillibilité de nos opinions.

B.M. Y a-t-il une tradition philosophique canadienne ou des écoles francophone et anglophone?

J.G. La question m'embarrasse un peu. C'est que je possède, idéalement, une conception assez universelle de la philosophie. Hegel n'est pas un philosophe allemand, mais un philosophe tout court. Si la philosophie se veut un effort de compréhension, d'ouverture à l'autre, elle doit chercher à dépasser son cadre national et culturel. De fait, les premiers philosophes ont associé l'idée de philosophie à la possibilité d'une connaissance universelle. Mais il est évident que Hegel est *aussi* un philosophe allemand. Malgré son orientation universelle, la philosophie s'inscrit inlassablement dans des traditions. Je suppose que cela est également vrai du Canada. Mais il s'agit d'un pays très jeune. Comme tel, le pays n'a été créé qu'en 1867 et

n'a obtenu de constitution bien à lui, et au milieu d'une indifférence assez générale, qu'en 1982! Pour plusieurs de mes collègues et concitoyens, le Canada n'existe pas réellement, leur réelle patrie étant le Québec, province à forte majorité francophone où le sentiment indépendantiste est très fort. Avec un peu d'ironie, j'aimerais dire que cette situation est assez propice à la philosophie: moins il y a d'attaches nationales, plus il y a de philosophie! Mais il s'agit d'une idéalisation. Dans les faits, il y a bel et bien des traditions francophone et anglophone. Les anglophones sont dans l'ensemble assez près de la philosophie analytique (analyse du langage, théorie de la science, pragmatisme) telle que pratiquée chez notre influent voisin américain. Les francophones ne se sont que très récemment (vers 1960) émancipés de l'autorité de l'Église catholique. Comme en d'autres pays latins, la philosophie a longtemps été dominée par le thomisme (certains de mes maîtres en restaient marqués, mais le lisaient déjà à travers Heidegger). Depuis, les francophones se sont tournés vers les grands courants de la philosophie contemporaine telle qu'elle se pratique à l'échelle de la planète. La philosophie analytique en a en effet attiré plusieurs. Las du thomisme (qui n'est plus du tout représenté), ils recherchaient une philosophie plus terre à terre, qui offrait l'assurance (mais rien de plus, en fait) de fonder chacune de ses assertions sur des arguments rigoureux. D'autres représentent les traditions plus continentales. Notre philosophe canadien le plus connu est probablement Charles Taylor, qui a le bonheur de participer aux deux traditions.

B.M. Y a-t-il dans l'actualité philosophique des choses qui vous intéressent particulièrement? Quelle est votre image de la philosophie de langue française d'aujourd'hui et quel est le signe philosophique de notre temps?

J.G. L'actualité philosophique est souvent éphémère. Cela est particulièrement vrai en France où les questions d'image revêtent une très grande importance. Ce qui est excellent pour la mode sied peut-être moins bien à la philosophie. Sinon, la philosophie de langue française me

semble bénéficier d'une rafraîchissante vigueur. Au niveau des idées, une nouvelle génération semble sur le point de dépasser les cloisonnements de l'après-guerre. Thomas Kuhn parlerait peut-être d'un changement de paradigme, mais le nouveau paradigme n'a pas réussi à s'imposer. Le paysage actuel reste donc pluriel - ce qui n'est pas un scandale. Même s'il est difficile d'en suivre le développement, la déconstruction associée à l'oeuvre de J. Derrida continue d'être une source originale de réflexion philosophique, mais elle exerce peut-être une influence plus grande à l'extérieur qu'à l'intérieur de la France. J'apprends aussi beaucoup des travaux de Paul Ricoeur et de la jeune génération de phénoménologues (au premier rang desquels il faut nommer J.-L. Marion). Elle a pris une saine distance en regard de l'oeuvre naguère imposante de Heidegger, mais l'intérêt soutenu et mérité qu'elle voue à l'histoire de la métaphysique doit tout à Heidegger.

B. M. Quels sont les grands événements qui à vos yeux marquent le paysage culturel de ces dernières années?

J.G. L'année 1989, que les Roumains auront vécue de manière plus intense que d'autres, me semble avoir marqué un tournant dans l'histoire récente. Pour reprendre un cliché, une page a été tournée. Depuis un certain temps, nous étions dans le chapitre qui avait commencé en 1945, mais dont nous ignorions la fin. Il est maintenant clair que le chapitre s'intitulera tout au long "1945-1989", et qu'on l'identifiera probablement à la "Guerre froide". Depuis, l'histoire s'est remise en marche et nous sommes entrés dans un nouveau chapitre "1989-..." dont nous ignorons encore tout. Il faudra bientôt chercher à y voir plus clair. Après l'euphorie de 1989, l'humanité s'est soudainement trouvée confrontée à d'âpres défis et de nouvelles crises, mais elle n'a cessé de constater son impuissance. On n'a peut-être pas encore tiré les leçons politiques et philosophiques de ce qui nous est arrivé. Avec toute la naïveté du monde, je continue de penser qu'il faudrait miser sur l'euphorie de l'année 1989. Libérée de la

paralysie qu'entraînait la Guerre froide, l'humanité peut maintenant affronter les problèmes universels qui affectent l'ensemble de l'humanité (écologiques notamment, au sens très large du terme). En ce sens le sommet de Rio en 1992, même s'il n'aura été dans les faits qu'un événement médiatique, aura été un signe philosophique. Mais du signe à la réalité, il y a toujours un abîme.